

Pour Petra, comme promis.
Et pour Anne-Christine Kaemmerer.

Il n'est de souffrance égale que le souvenir
de la joie dans le chagrin présent.
Dante, *L'Enfer*

1

C'est aujourd'hui le jour où je meurs. Manifestement, plein de gens tentent d'éviter cela, mais je suis pour ainsi dire déjà mort. Je vois cette fameuse lumière, sur laquelle on a tant écrit. Et j'ai chaud. Je veux étendre mes bras, j'ignore si je le fais réellement. De l'eau suinte de mes cheveux. Je coule, des gouttes tombent de mes chaussures. Les yeux me brûlent. Je serre les lèvres, du moins j'essaie.

Enfant déjà, je détestais l'eau. J'ai passé des éternités sur le tremplin d'un mètre, paralysé, les yeux fermés. Le professeur m'invectivait, je finissais par me laisser choir. Je nageais comme un chien, pire même. Je bouge, là. Ou bien tout bouge autour de moi. J'aimerais quitter mon corps. Je n'aime pas mon corps. Dans ces articles, il était dit qu'on planait au-dessus de soi. Qu'on pouvait se voir étendu là, sa propre dépouille sans vie. Et qu'on n'était pas triste de devoir s'en aller. Je m'en vais, si on me laisse. Je suis prêt.

Un jour je me suis laissé couler au fond du bassin. Un silence, c'est tout ce qu'il y eut. Pas de rires, pas d'exhortations, pas d'invectives. Le professeur m'a sorti de l'eau. Il a soufflé dans mes poumons jusqu'à me faire vomir. J'avais onze ans, j'étais le plus maigre, le plus pâlot de ma classe. Après ça, on ne m'a plus obligé à me mettre à l'eau. Je n'ai jamais appris à vraiment nager. Depuis, j'évite les baignoires, et même

sous la douche j'ai peur de me noyer. Je porte toujours sur moi une paille en plastique, dans un étui. Si un liquide entre dans mon corps, je veux en garder le contrôle. Je ne traverse de pont que contraint et forcé. La pluie battante m'effraye.

Ou alors tout ça, je l'imagine, sans plus ? Peut-être est-ce ce fameux film qui se déroule dans ma tête. Ces images de toute une vie, insignifiante ou non, peu importe. Peut-être que mon cerveau invente, falsifie cette autobiographie. Qu'il l'enjolive, en ajoutant certaines manies. Je suis à l'agonie, non mais.

On me touche, on me retient. Alors que je veux aller là où est la lumière. Soudain le froid me saisit, je grelotte. Je ne veux pas retourner dans ce monde. Je ne suis pas triste de devoir m'en aller. Je veux m'étendre au fond du bassin, ne plus rien entendre. L'eau m'enveloppe. Comme autrefois.

The First Deadly Sin 1980

Lorsqu'il naquit, sa mère mourut. Le porter dans son ventre pendant sept mois et onze jours avait épuisé ses forces. Le pousser hors d'elle la tua. Elle ferma ses yeux à tout jamais alors que lui les ouvrait pour la première fois. Comme pour le châtier d'avoir tué sa mère, le médecin lui tapa sur les fesses. Il poussa un cri et inspira pour la première fois alors que sa mère expirait une ultime fois. Tandis qu'on la mettait en bière, on le coucha dans une couveuse. Il était trop petit, trop léger. Il n'avait pas de force, mais il n'arrêtait pas de crier. Les médecins s'étonnaient de la quantité d'air que ses poumons pouvaient absorber. Les infirmières tentèrent tout pour le calmer, le consoler, rien n'y fit.

Il était seul. Pas de nouveau-nés dans les cinq autres couveuses. Toutes les naissances des trois dernières semaines s'étaient déroulées normalement. Il sentait qu'il manquait quelque chose, qu'il ne devrait pas se trouver dans cet habitacle de verre. Donc il criait. À cause aussi de la trop grande clarté du monde, de sa blancheur. La lumière traversait ses paupières closes, minces et chiffonnées. Parfois quelque chose semblait céder en lui, et il se calmait. La lumière s'estompait. Ses petits poings s'ouvraient, et dans son sommeil agité, ses doigts tremblaient.

L'infirmière Lorraine Sadler brodait les noms des enfants qui voyaient le jour au Saint Francis Hospital de Philadelphie sur des taies d'oreiller en coton blanc. Pour respecter la coutume, elle utilisait du fil rose pour les filles, bleu pour les garçons. Les parents les rapportaient chez eux, en souvenir. Cela aussi, c'était la coutume.

Lorraine, trente-neuf ans et toujours célibataire, envisageait avec flegme son quarantième anniversaire. Elle vivait avec un labrador niais prénommé Bob, tous les trois quatre ans elle avait une brève aventure avec un aide-soignant sans la moindre intention de se remarier un jour. À dix-neuf ans, elle s'était laissée entraîner à l'autel par un champion de rodéo du double de son âge, sans lequel elle ne voulait pas vivre. À vingt ans, elle le quitta, à cause des autres femmes sans lesquelles lui ne voulait pas vivre. Peu après, il se fit massacrer par un taureau, alors qu'elle suivait une formation d'infirmière.

Quand un enfant trouvé atterrissait au Saint Francis, il appartenait à Lorraine de lui choisir un nom. Elle possédait une liste alphabétique de prénoms qu'elle cochait au fur et à mesure. Elle en était à la lettre W. Le garçon minuscule qui criait ou dormait d'épuisement dans sa couveuse reçut donc le nom de Wilbur. Elle avait vu sa mère une seule fois, très brièvement, tandis qu'on l'emmenait à moitié inconsciente dans la salle d'accouchement. Aucune des collègues de Lorraine n'avait souvenir d'un quelconque nom que cette femme aurait voulu donner à son enfant. Le jeune médecin non plus. C'était la première fois que quelqu'un mourait entre ses mains au cours d'un accouchement, et des jours durant il erra hagard dans les couloirs. Lorraine n'avait jamais rencontré le père de l'enfant. La femme de l'accueil savait seulement qu'il était mince et timide et qu'il avait pleuré d'angoisse. Il s'était installé dans la salle d'attente et mort d'inquiétude, y était demeuré jusqu'à cinq heures vingt du matin, quand on l'avait informé du décès de sa femme. Il était resté cloué là un bon moment, comme s'il n'avait pas saisi la portée de ce qu'il venait d'entendre ; puis il s'était éloigné. Le médecin lui avait crié que l'enfant était un garçon et qu'il était vivant, mais l'homme, après une brève hésitation, quitta rapidement l'hôpital.

À la fin de son service, Lorraine rangea dans l'armoire la taie sur laquelle on pouvait lire WILB et rentra chez elle. Au lieu d'aller comme d'habitude promener Bob au parc, elle fit juste quelques pas avec lui dans la rue. Elle le nourrit, but debout une tasse de café et prit un bain. Puis elle mit sa plus belle robe, la petite noire sans manches qu'elle avait confectionnée elle-même d'après un modèle vu dans un catalogue, appela un taxi et se rendit dans un théâtre du centre-ville.

March And April lui plut tellement que le chagrin que lui causait le petit Wilbur en pleurant à longueur de journée, s'évanouit pendant un

moment. La pièce racontait l'histoire d'April Baxter, jeune professeur américaine qui dans le Paris de la Belle Époque fait la connaissance de Frederic March, un peintre anglais excentrique. Au début, ils ne se supportent pas, mais après quatre-vingt-dix minutes d'errances et d'embrouilles, ils finissent en couple. Ce spectacle n'était ni du Broadway ni du Shakespeare, mais une belle tranche de romantisme et de passion, c'était exactement ce qu'il fallait à Lorraine.

Après la représentation, elle s'attarda un moment dans le foyer et contempla les affiches et les photos qui y étaient exposées. Un monsieur se plaça derrière elle, son visage se reflétait dans la vitrine. Lorraine reconnut l'interprète de Frederic March et se retourna, si effrayée que l'homme ne put s'empêcher de rire. À chacun des trois actes, Lorraine s'était amourachée davantage du comédien ; au dernier rideau, elle avait souri de ce sentiment de chaleur, de cette exaltation un peu bête, identique à celle qu'elle éprouvait au cinéma au générique de fin. Cet homme, qui semblait plus petit que sur la scène et un peu perdu, s'appelait Montgomery Field. Il offrit une cigarette à Lorraine. Bien que non fumeuse, elle accepta la flamme ce son briquet.

Trois jours plus tard, quand la troupe de théâtre reprit la route, Lorraine l'accompagna. Elle laissa le chien à son frère, ses meubles à une association de bienfaisance. Au cours de ses adieux au personnel de l'hôpital, elle rendit une dernière visite aux nourrissons.

Dès le couloir, elle entendit les cris de Wilbur assourdis par l'enceinte de verre et s'étonna, puis s'inquiéta car ils cessèrent dès qu'elle ouvrit la porte. Le petit rabougri à la peau diaphane était allongé dans sa couveuse tel un animal étrange raccordé pour les besoins de la science à des tuyaux et des fils. Ses yeux étaient légèrement entrouverts, son front plissé comme s'il avait mal à la tête ou s'il réfléchissait. Il ne bougeait pas, seul son ventre sillonné de vaisseaux bleus gonflait et désenflait au rythme de la respiration. Lorraine déverrouilla la couveuse et y enfonça sa main droite. Sur la tête de Wilbur, chaude et sèche, un duvet de cheveux incolores se dressait en tous sens. Lorraine caressa prudemment ce crâne légèrement déformé par l'accouchement. Contre toute attente, Wilbur ne cria pas. Le regard ailleurs, il semblait écouter les paroles que Lorraine murmurait tout en effleurant du bout des doigts le bourrelet où les deux moitiés du crâne allaient se réunir.

Les larmes lui montèrent aux yeux lorsque Wilbur attrapa son petit doigt et le serra avec une force surprenante. Au bout de plusieurs

minutes, Lorraine, en pleurs, dégagea les petits doigts agrippés à son auriculaire et se précipita dehors sans se retourner.

Lorraine partie, aucune des infirmières ne perpétua la tradition des coussins brodés ; Wilbur fut donc le dernier nourrisson à qui échet cet honneur. Personne ne semblait s'émouvoir du fait qu'il n'y ait que WILB de brodé. À Saint Francis, tout le monde l'appelait ainsi. Même son nom n'avait pas eu le loisir de grandir.

L'une des infirmières, Edna Porter, s'était pourtant mis en tête de faire grandir Wilbur. Elle lui donnait son bain, talquait sa peau rougie, pommadait ses fesses irritées et ratatinées, lissait ses cheveux rebelles à l'aide d'un peu de salive. Plusieurs fois par jour, elle lui donnait le biberon, et tandis que la tête de Wilbur reposait sur sa lourde poitrine, elle chantonait *Breakfast In America* de Supertramp, en se balançant lentement d'avant en arrière.

Quand Edna le nourrissait, Wilbur fixait le plafond. Sauf quand Edna, perdue dans ses pensées regardait le vide en fredonnant. Alors, parfois, il tournait les yeux vers elle pendant de rares secondes, des yeux où se lisait quelque chose comme de la curiosité. Il avait oublié la beauté classique de Lorraine, à présent c'était l'opulente sensualité d'Edna, son corps ondulant, ses grandes mains charnues qui le renversaient. Elle avait une odeur sucrée et sa voix sonnait plus bas que celle des autres infirmières. Il avait cessé de crier le jour du départ de Lorraine, comme s'il avait compris que les cris ne pouvaient rien changer. Les bruits qu'il avait recouverts par ses hurlements devinrent partie intégrante de sa vie. La voix des médecins et des infirmières, les sons qui émanaient des appareils clignotants, les semelles de caoutchouc sur le linoléum, le grincement des roues quand la femme de ménage s'éloignait avec son chariot dans les couloirs, la sonnerie sourde du téléphone à travers les murs. Tout était neuf pour lui, troublant, effrayant.

Seule la voix d'Edna était belle et rassurante. Quand elle chantait, le ventre de Wilbur devenait chaud, presque brûlant. Et quand elle le touchait, pas hésitante comme les autres qui avaient peur de le briser, mais avec une tendresse résolue, il était au comble du bonheur. Dans la mesure où son cerveau de la taille d'une clémentine était capable de lui envoyer des messages.

Edna quitta le Saint Francis pour prendre un poste d'assistante au cabinet qu'un jeune médecin allait ouvrir. Les premiers jours sans Edna, Wilbur demeura allongé en silence, presque immobile, les yeux fixés

sur le plafond de carreaux en plastique blanc. Edna lui manquait. Ce n'était pas la même nostalgie que celle qui lui avait causé ses premiers tourments après sa naissance. Il se rendait tout simplement compte qu'on lui avait enlevé quelque chose que rien ni personne ne serait capable de remplacer. De nouvelles infirmières prenaient soin de lui, les unes minces et presque dépourvues de seins, d'autres moelleuses, plantureuses. Toutes savaient la relation étroite qui avait existé entre Edna et Wilbur, toutes tentaient de prendre la relève. Quelque chose pourtant dans ce qui allait devenir, avec les années, le subconscient de Wilbur, se refusait à prodiguer de nouveau son amour à une femme, à une autre créature chaude, à laquelle il s'abandonnerait et se livrerait corps et âme pour, un jour, être quitté.

La première fois que Wilbur vit un cheval, c'était dans le parc du foyer pour enfants Chestnut Hill à Reading, Pennsylvanie, à environ quatre-vingts kilomètres au nord de Philadelphie. Cette vieille demeure composée de plusieurs bâtiments en brique avait servi de caserne jusque dans les années cinquante. Elle ne se situait pas sur une colline, aucun châtaignier ne s'y dressait. Ce nom idyllique avait été inventé par un comité qui voulait opposer un fait positif à la triste vocation du domaine : accueillir des orphelins. Le foyer se trouvait en dehors de la ville et depuis les chambres du haut de l'aile est, on pouvait voir le terrain de football d'un lycée – ce que les garçons du foyer préféraient de loin aux châtaigniers.

Un après-midi, Lawrence Krugshank, directeur de la section qui hébergeait les garçons de quelques semaines à dix ans, enveloppa Wilbur dans une couverture en laine et le porta dans le parc jouxtant le pâturage d'une ferme. Des gens de la ville y avaient mis leurs chevaux de selle en pension et, de temps à autre, l'un de ces animaux s'approchait de la clôture pour se laisser admirer par les enfants.

« Regarde, Wilbur, un cheval ! » dit Lawrence qui saisit la main de Wilbur pour qu'il puisse toucher ces naseaux blancs et délicats. Wilbur retira sa main et se mit à pleurer. Lawrence le serra contre lui et retourna dans le bâtiment tout en berçant le garçon et en lui parlant d'une voix rassurante. Des enfants le saluèrent, il leur sourit et leur fit des clins d'œil. Deux garçons lui rappelèrent qu'il devait jouer au baseball avec eux dans la cour, il leur demanda de patienter. Il s'efforçait de prêter à tous ses protégés la même attention, la même affection, mais sa préférence pour Wilbur n'était un secret pour personne.

Alors que les traits si sérieux de Wilbur perturbaient la plupart des animateurs, Lawrence y voyait ce qu'il nommait en plaisantant la sagesse enfantine. Il était certain que cet enfant avait une raison d'arborer cette mine. Il voulait être témoin de l'instant où le visage de Wilbur exprimerait pour la première fois la satisfaction, peut-être même le bonheur. Et il mettait toute son énergie à faire survenir ce bonheur.

Il y avait quarante jours que l'assistante sociale de Philadelphie avait remis le petit garçon aux bons soins du foyer où il devait rester jusqu'à ce que soit écoulé le délai légal pendant lequel les proches de l'enfant pouvaient revendiquer le droit de garde. Le père de Wilbur ne s'était plus manifesté au Saint Francis, et la recherche lancée par la police, les journaux locaux, les télévisions, était restée vaine. L'homme figurant au dossier sous le nom de Lennard Arne Sandberg avait l'air d'avoir disparu de la surface de la terre. Un article de journal du onze avril 1980 cite un fonctionnaire de police de Philadelphie qui supposait que Sandberg, inconsolable, avait attenté à sa vie.

À son arrivée à Chestnut Hill, Wilbur était chétif mais en bonne santé. Il était étendu sur un brancard obtenu grâce à une collecte à l'hôpital, sa tête cachait les lettres W, I, L et B brodées sur le coussin. Dans ses grands yeux marron foncé, Warren Clarence Rush, le directeur du foyer, était tenté de voir de la résignation.

Grâce à un nouveau régime, à base de bouillies de blé et de fruits, des gouttes de vitamine et d'huile de foie de morue, Wilbur, âgé désormais de presque trois mois, prenait constamment du poids. Pour ses deux biberons quotidiens, Lawrence allait chercher à la ferme voisine du lait de jument particulièrement nourrissant, qu'il payait avec son propre argent, les lui faisait boire en entier, pesait le garçon et demandait à sa femme d'inscrire son poids sur un registre, fier des quelques grammes de plus que la veille.

Du haut de son mètre quatre-vingt-quatre, Alice Krugshank, dépassait son mari de trois centimètres, et d'au moins dix la totalité du personnel féminin de Chestnut Hill. Elle avait les cheveux roux et la peau tellement claire que Lawrence, amoureuxment, l'appelait nacrée ou d'albâtre tandis qu'elle-même, se contentait de se trouver pâle. Sa taille et l'assurance de sa démarche alliées à une voix basse, ferme et chaleureuse à la fois, dissimulaient habilement une profonde tristesse que personne dans son entourage ne soupçonnait, et dont

seul Lawrence avait conscience. Même lui, pourtant, ne s'apercevait pas que tandis qu'il dormait, le corps d'Alice se mettait parfois à trembler, qu'elle se cramponnait aux draps et luttait contre les larmes. Il ne l'entendait pas quand, en attendant que se calme la tempête dans sa cage thoracique, elle énumérait les noms de toutes les jeunes filles qui vivaient alors à Chestnut Hill.

Le cancer d'Alice avait été diagnostiqué deux ans et demi plus tôt. Une semaine après, on lui avait enlevé tout ce qui à son avis faisait d'elle une femme. Ne plus se réveiller fut l'ultime pensée qui traversa son esprit avant l'intervention. Elle avait fait la connaissance de Lawrence à la soupe populaire de Newcastle, dans le Delaware. Les dimanches, ils y étaient bénévoles tous les deux. À cette époque déjà, pendant qu'ils remplissaient les assiettes des sans-abri, l'idée du nombre d'enfants qu'un jour sa famille compterait l'exaltait. Lawrence était le genre d'homme pour qui le sens de la vie consistait à avoir au moins cinq enfants avec la femme qu'il aimait. Cette femme, c'était Alice, et bien qu'elle entendît réduire le nombre des rejetons à trois, ils se marièrent dès qu'elle eut terminé ses études. Pendant leur lune de miel, des crampes ravagèrent le bas-ventre d'Alice. Elle se rendit chez un médecin. Comme celui-ci ne trouva rien et comme les douleurs empiraient, il l'envoya consulter un spécialiste.

Pour l'amour de Lawrence, elle voulait mourir. Elle l'obligea à lui promettre de trouver une autre femme. Il lui interdit de parler ainsi, et lorsqu'elle se réveilla après l'opération, il lui raconta son projet de travailler dans un foyer pour orphelins. De cette façon, il serait toujours en contact avec des enfants, et ne pas en avoir lui-même ne lui manquerait nullement. Alice fit semblant de le croire tout en sachant qu'il ne serait pas heureux. Et que c'était sa faute à elle.

La première fois que Lawrence parla d'adoption, c'était en regardant Alice couper les ongles de Wilbur. Elle le faisait avec un soin infini, mais en même temps avec un naturel qui lui rappelait son enfance et sa propre mère. Bien que Wilbur fixât ostensiblement le plafond et semblât se désintéresser totalement de l'opération en cours, Alice lui parlait doucement, en continu, comme pour lui assurer que rien ne pouvait lui arriver. Sa voix sombre, sonore, déclenchait quelque chose en lui dont il ignorait l'origine. Quelque chose d'enseveli, d'oublié se découvrait ainsi, au moins partiellement. Ce n'était pas son cerveau qui se rappelait, mais son ventre.

À présent Alice donnait son bain à Wilbur et Lawrence reprit l'idée d'adopter ce garçon. Alice, qui venait de reprocher à son mari d'être resté si longtemps dans le froid avec Wilbur uniquement pour lui montrer le cheval, ne répondit pas tout de suite. Grâce à une fonctionnaire du service d'adoption que Lawrence, jouant de sa séduction, appelait tous les huit jours, elle savait que Wilbur avait des parents proches. Qui ils étaient et où ils vivaient, s'ils cherchaient à en obtenir la garde, cette femme n'avait pas le droit de leur dire. Lawrence avait appris que Maureen Sandberg, née McDermott, avait été incinérée à la demande de ses parents cinq jours après son décès. Il n'avait pas pu découvrir où habitaient les grands-parents de Wilbur, mais selon lui, ils étaient sûrement trop âgés pour recueillir leur petit-fils. Ni la défunte ni le père disparu ne semblaient avoir frères et sœurs.

Alice sortit Wilbur de la bassine et le sécha. Elle aimait cette étrange créature si sérieuse, et l'idée de devoir s'en séparer lui brisait le cœur. Pour ne pas courir le risque de souffrir, elle préférait attendre la fin du délai pour lancer la demande d'adoption. C'est ce qu'elle répéta une fois de plus à son mari et celui-ci, doté d'un optimisme nettement plus irréfléchi qu'elle, hocha la tête. Il comprenait mieux que quiconque les raisons qui empêchaient sa femme de s'abandonner à un nouvel et fragile espoir de bonheur avec Wilbur.

Depuis six mois, Alice ne dirigeait plus seulement le secrétariat mais, après ses heures de bureau et pendant les week-ends, elle s'occupait des enfants. Régulièrement, l'air de rien, Lawrence lui avait demandé de lui donner un coup de main avec l'un ou l'autre des garçons. Un jour, devinant ses intentions, elle accepta. Elle commença par aider un garçon de huit ans qui voulait absolument dessiner un cheval, puis un autre désirait apprendre à tricoter en cachette. À tel autre encore elle apprit à nouer sa cravate.

Au bout de quelques semaines, Alice connaissait tous les garçons par leurs noms, ils avaient tous un visage, une voix, la plupart du temps même une histoire. À présent, quand elle ouvrait un nouveau dossier ou si elle inscrivait des informations dans des dossiers préexistants, elle savait de quel enfant il s'agissait. À présent, elle savait d'où sortait le petit Rodney Summers et pourquoi il se cachait dans la remise quand une voiture entrait dans la cour. Pourquoi Jimmy Barrett peignait des maisons sans toit et ne mangeait pas de poulet. Elle apprit qu'Alan Warchowski tenait le registre des choses qu'il aimait dans un livre bleu et celles qu'il détestait dans un livre noir. Que Jeffrey Green faisait le poirier tout en buvant une bouteille de limonade. Que Paul Hewitt

était amoureux de Sarah Morton et qu'il lui écrivait des poèmes qu'il ne lui montrait jamais.

Les filles de Chestnut Hill observaient avec étonnement et envie la façon dont Mrs. Krugshank s'était mise à s'occuper des garçons. Quand cette femme à leurs yeux d'une taille gigantesque et d'une beauté extraterrestre entraînait quelques garçons particulièrement courageux à danser la valse dans la salle à manger déserte, elles se juchaient sur des tabourets et regardaient par le vantail vitré de la porte cette agitation étrange et merveilleuse. Quand, dans la cour, Alice prouvait à un groupe de garçons qu'elle n'avait pas perdu la main au lancer du fer à cheval, les filles se collaient contre les vitres à s'en écraser le nez. Si bien absorbée par sa nouvelle fonction, elle ne percevait pas les regards jaloux, réprobateurs, voire hostiles des filles. Le jour où Ruby Fletcher, un lapin en peluche dépecé dans les bras, entra dans son bureau, et du haut de ses cinq ans, lui demanda pourquoi elle ne l'aimait pas, Alice se rendit compte qu'elle avait réparti son affection de façon inéquitable.

Le soir même, dans la salle de séjour, elle lut à haute voix plusieurs pages d'un magazine de potins sur les stars du cinéma, de la musique et des sports auquel était abonnée une collègue du bureau. Enthousiastes, les filles écoutèrent les scandales et romances tout en ignorant les têtes grimaçantes des garçons derrière le vasistas en haut de la porte. Le lendemain, Alice apprit aux jeunes filles comment manipuler les bigoudis, le surlendemain comment attirer l'attention des garçons et se débarrasser de ceux qui étaient trop insistants. Dorénavant, les garçons se sentaient évidemment laissés pour compte, et Alice se résolut à partager ses heures. Lundi, mercredi, vendredi pour les garçons, mardi, jeudi, samedi pour les filles. Le dimanche était réservé à Lawrence. Et à Wilbur.

Wilbur ne savait pas ce que signifiait dimanche. Pour lui, c'était tout simplement un temps merveilleusement étiré pendant lequel sans arrêt il se passait des choses, on le trimbalait de-ci de-là, on le faisait rouler dans le parc, on le soulevait dans les airs, on le bécotait plus souvent que d'habitude, et on ne le laissait jamais seul. Il ressentait qu'une fois par semaine, presque tout était parfait, que ce qui lui manquait était remplacé par ce qu'il aimait. Quand le soleil brillait, on l'asseyait à califourchon, un chapeau vissé sur la tête, dans un panier fixé sur le guidon d'une bicyclette et on l'emmenait à la campagne, où il vit pour la première fois des vaches géantes et des moissonneuses-batteuses.

Alice l'installait sur ses genoux dans une barque, des poissons nageaient dans le reflet de son visage qu'il ne reconnaissait pas. Au-dessus d'eux des oiseaux qu'il tentait d'attraper, comme s'ils perturbaient le vide de son ciel. Allongé dans les prés avec Lawrence et Alice, il réussissait de manière convaincante à cacher son intérêt pour les fourmis, les scarabées et les papillons. Même si l'apparente indifférence de Wilbur par rapport à tout ce qu'ils entreprenaient inquiétait Lawrence et Alice, à chaque fois qu'ils le soulevaient, le garçon apercevait des visages rayonnants. Ces dimanches étaient emplis de rires et de chansons, des couinements de la trompe de la bicyclette, du timbre des cloches de l'église et des pépiements des oiseaux, bref des sonorités du bonheur.

Alice sécha Wilbur et lui mit son pyjama. Quand elle plaçait sa figure au-dessus de la sienne, le garçon détournait les yeux en direction du plafond. Au début, cela la mettait en colère et l'attristait. À présent, elle l'acceptait, sachant qu'un jour, il la regarderait dans les yeux à son tour, et y détecterait son amour sans bornes pour lui. Ses pupilles s'illumineraient alors et s'agrandiraient sous l'effet d'une véritable surprise, et il sourirait. Juste un peu, assez cependant pour lui sauver la vie.

2

Pourquoi a-t-il fallu qu'ils me ramènent ? Pourquoi ne pas m'avoir laissé partir, tout simplement ? J'y étais presque. Dans cette fameuse lumière. Je n'étais pas triste, au contraire. J'ai envie de rejoindre ma mère. Elle m'attend. Elle ne m'en veut pas de l'avoir tuée.

Il y a quelques heures encore, j'étais allongé sur un lit dans le couloir d'un hôpital. Aux urgences. Des médecins criaient le nom de médicaments, des accidentés hurlaient de douleur. Des gens couraient dans tous les sens. Du dehors, parvenait de temps à autre le son des sirènes des ambulances qui venaient livrer des corps ensanglantés. À côté de moi, des infirmières, des infirmiers poussaient des brancards en direction des ascenseurs pour s'y engouffrer. Du sang, ou du chlorure de sodium s'écoulait dans les veines de ces malheureux à travers les tuyaux de poches en plastique. Les uns gémissaient comme s'ils n'arrivaient pas encore à comprendre ce qui leur arrivait, d'autres beuglaient jusqu'à ce qu'une drogue quelconque les fasse taire, d'autres encore avaient la chance, si on peut dire, d'avoir perdu connaissance. Je me croyais dans une série télévisuelle. J'aurais aimé disposer d'une télécommande pour éteindre tout cela, moi y compris.

Pourquoi a-t-il fallu que quelqu'un vienne me repêcher ? Et d'abord, qui était-ce ? Je m'efforce de me souvenir, je n'y parviens pas. J'ai mal à la tête. J'ai peut-être heurté quelque chose avant de toucher l'eau. Après, j'ai coulé jusqu'au fond. Ce souvenir, je me l'invente, la façon dont tout cela s'est déroulé n'a en fait aucune importance. Je suis tombé à l'eau et m'y suis enfoncé. C'est ce qu'on appelle le destin. On ne s'en mêle pas. Et on risque encore moins sa vie pour empêcher quelqu'un

de mourir. C'était silencieux là-bas, je crois. Comme jadis, au fond de la piscine. Jusqu'à ce que cet enfoiré en survêt me sorte de l'eau.

J'étais allongé dans un couloir avec des habits trempés, j'avais froid. J'avais le goût du sel dans la bouche. J'avais soif. Quelqu'un m'enfonçait une canule dans le creux du bras et me parlait, je ne comprenais rien. Le sommeil me gagnait. J'attendais la lumière, et c'était l'obscurité, venue qui sait d'où.

Je suis allongé sur un lit dans une chambre, la lumière pénètre faiblement par l'unique fenêtre. On m'a ôté mes vêtements mouillés et mis une chemise d'hôpital. Un médecin est assis à côté de mon lit. Il a la cinquantaine, porte des lunettes et prend des notes dans un cahier posé sur ses genoux. Je fixe le plafond. Je n'ai pas encore prononcé un seul mot depuis que quelqu'un m'a repêché. On m'a donné à boire, sans doute dans l'espoir qu'après, je parlerais. Mais j'ai seulement regardé le plafond, comme s'il y avait autre chose à voir que ce crépi blanc. Le médecin parle à voix basse. Il doit penser que je suis sous le choc, ou traumatisé, ou quelque chose dans ce genre. J'ai tout de même passé un long moment sous l'eau. Le manque d'oxygène aurait pu endommager des parties de mon cerveau, à court terme ou durablement. Je me demande ce que je préférerais.

« Savez-vous comment vous vous appelez ? » Il parle avec un accent.

Je pourrais lui répondre : McDermott. C'était le nom de ma mère avant son mariage. Il est possible de perdre la mémoire et de se souvenir néanmoins de choses d'un lointain passé. Je me vois assis sur un monticule de terre recouvert d'herbe qui ne mérite pas le nom de colline, j'ignore en revanche comment j'ai fait pour tomber dans la mer. Je pourrais répondre que je m'appelle Wilbur. Je ne dis pourtant rien. Le crépi est lézardé. Des lignes fines, ramifiées. Je me représente le plafond comme une carte. Une carte géographique faite d'une unique tache blanche. *Terra incognita*, une terre inconnue traversée par des cours d'eau. Cela va m'occuper un bon moment.

« Vous rappelez-vous l'accident ? »

C'était au bord de la mer. Serait-ce une constatation ou bien une supposition ? Je transforme en océan un endroit un peu plus sombre du plafond. Les fleuves se déversent dedans.

« Pouvez-vous me dire où vous habitez ? »

Il commence à me taper sur les nerfs. Ne voit-il pas que je dois découvrir des passages vers la mer ? J'habite l'hôtel, l'idée me traverse la tête. Ma chambre donne sur la rue. Le couvre-lit et les rideaux

empestent la fumée de cigarettes. Un plaisantin a glissé une image porno entre les pages de la Bible. Des fleurs ornent le papier peint. Des fleurs bleues, peut-être jaunes aussi. Mais je ne dis rien. Je ne dirai plus jamais rien.

Le médecin m'explique où je me trouve. De temps à autre je hoche la tête pour cacher que je n'écoute pas. Il finit par me tendre un support sur lequel est fixé un formulaire. Il dit que si je veux rester, je dois signer une déclaration de consentement. Il me tend un stylo-bille et j'appose ma signature à l'endroit prévu. C'est peut-être un contrat pour acheter une encyclopédie en cent volumes, peut-être suis-je en train de vendre mes organes ou d'autoriser la clinique à expérimenter de nouveaux traitements sur moi. Je m'en fiche. Je griffonne mon nom, machinalement, comme le médecin l'avait espéré, une trace d'encre à l'amplitude verticale imposante, le sismogramme de ma faible âme, serré, illisible. Le médecin le contemple. Cachant sa perplexité et sa déception, il sourit, prend congé et s'en va.

Je passe la nuit à moitié éveillé. Dehors, très loin, circulent des voitures. Des coups de klaxon, portés par le vent, parviennent parfois à mes oreilles, comme si j'étais allongé dans le brouillard sur le pont d'un navire qu'un autre avertit de son passage. Ma langue est douloureuse. Je la remue et me rends compte qu'elle est plus grosse que d'habitude, enflée. Je me suis peut-être mordu la langue en tombant à l'eau. Je me tâte la tête de la main droite. Il y a une bosse, en forme de petit chapeau grotesque.

Je m'imagine me lever et quitter l'hôpital. Mais je suis fatigué. Mes bras et mes jambes pèsent trop lourd pour que je puisse les bouger. En plus, je suis quasiment nu. On m'a pris mes vêtements et mes chaussures, j'ignore ce que j'avais d'autre sur moi. Au fond, je n'ai pas envie de partir. Pour aller où ? C'était un hôtel minable, peuplé de vieillards. Je ne veux pas retourner là-bas.

Une infirmière dont je ne perçois que le corps incroyablement imposant, entre et se poste au pied du lit. Je fixe le plafond. Si je ne parle plus jamais, on me laissera peut-être en paix. L'infirmière voit que je ne dors pas. On lui aura sans doute dit que c'était moi, le muet de la mer. En tout cas, elle repart sans m'avoir adressé la parole. Son odeur, du désinfectant et de la sueur, demeure.

Je traverse un tunnel très clair. Si je dormais, je me réveillerais. C'est silencieux. La lumière glisse le long des vitres. Le chien est couché

au bord de la route, ses poils bougent au gré du vent. J'aperçois un ruban rouge autour de son cou, il se peut que ce soit du sang. Je crie au conducteur de s'arrêter, mais il ne m'entend pas, pas un mot ne sort de ma bouche. Tout devient blanc, de plus en plus blanc, comme s'il neigeait. Nous avançons, de plus en plus profond, dans le cœur aveuglant. Si j'étais éveillé, je fermerais les yeux. Je reconnais des choses et tente de me rappeler leur signification. C'est si loin tout ça, tant de respirations, tant d'années. Le cadavre du chien se dissout, ses contours éclatants se déplacent vers le centre et fondent. Je le regarde disparaître et formule un nom, je le trace sur la vitre, en écriture inversée, évanescence.

À mon réveil, c'est encore l'obscurité. Le bruit de ma respiration emplît la pièce. Je ressens la pression de ma vessie, une légère pointe, plus forte toutefois que mon mal de tête. Il y a de l'eau qui veut quitter mon corps, tant mieux. L'idée que nous soyons composés à quatre-vingts pour-cent de liquide me répugne. Avec mes doigts, je cherche un de ces récipients en plastique dans lesquels on peut se soulager, mais je ne trouve rien, même pas sur les étagères de la commode posée à côté du lit.

Je ne perçois l'homme qu'à l'instant où il se redresse. C'est une montagne noire avec, au sommet, une prairie fauchée à ras. Sa présence subite m'indigne plus qu'elle ne m'effraie. Je me demande depuis combien de temps il est là. L'a-t-on emmené sur son lit pendant mon sommeil ? Était-il là avant moi, dissimulé par un rideau qu'on aurait tiré ? Je me recouche sur le dos, réprimant le besoin de lâcher mon eau, et fixe le plafond. L'homme gémit, il se peut aussi que ce soit son lit.

« Tu es réveillé ? » Sa voix est basse, un peu cahoteuse, comme si les mots se frayaient un chemin à travers les cailloux arrachés à une galerie. Il se racle la gorge, attend.

« Je sais que tu es éveillé. »

Je n'ai parlé ni au médecin ni à aucune des infirmières, et je n'ai pas l'intention de parler à cet énergumène. Je ferme les yeux bien que j'aie conscience qu'il ne peut pas le voir.

« Tu es là pourquoi ? »

Parce qu'on m'a empêché de partir, qu'on m'a sorti de l'avion au dernier instant. Parce que mon permis de séjour n'est pas encore caduc, que les formalités avec l'au-delà ne sont pas réglées. Parce que quelqu'un a été courageux et altruiste, et savait nager. Parce que je n'ai pas eu de chance.

Un gémissement parvient à mes oreilles. Peut-être d'autres hommes se trouvent-ils dans la pièce. Côte à côte, dans des rangées infinies de lits. Dans une salle dont je ne connaîtrai les dimensions qu'avec les rais de la lumière du jour passant à travers les fentes des stores.

« Je sais pourquoi. »

J'attends qu'il parle encore, mais il se tait. Je l'entends se rallonger, malaxer l'oreiller, souffler. Puis je n'entends plus aucun bruit, pas le plus infime. C'est comme si l'homme à côté de moi avait expiré pour de bon, et qu'il ne reprenait plus haleine. Comme s'il était abandonné là, telle la marionnette d'un ventriloque après le spectacle.

Je garde les yeux fermés. Dehors, le silence est à présent aussi intense que dans la chambre. Le besoin d'uriner est grand comme si un gros livre était posé sur mon ventre. Je glisse le long de lumières colorées. Je tourne en rond. Ma mère s'appelle Maureen. Elle me fait signe et appelle mon nom.

L'homme a disparu avec son lit, comme s'il n'avait jamais existé. Là où je croyais l'avoir vu, il n'y a rien. À ma gauche, où se tient maintenant la nouvelle infirmière qui me prend le pouls, à peine cinquante centimètres me séparent du mur. À côté de la commode, il y aurait assez de place pour un lit, mais c'est le vide. Je pourrais poser la question à l'infirmière, mais en aucun cas je ne veux renoncer à mon projet de ne plus parler. L'infirmière est âgée et sa peau brune crevassée de plis. Son odeur me rappelle quelque chose. Du savon et du bouillon de poulet. Cela dit, on en revient toujours au savon et au bouillon de poulet quand on recherche l'origine d'une odeur, non ? Elle repose mon bras sur la couverture, inscrit un chiffre sur le tableau et le replace dans le support au pied du lit. Puis elle soulève le couvercle d'un broc d'eau, s'aperçoit qu'il est plein et quitte la pièce en baragouinant en espagnol.

Le médecin ne va sans doute plus tarder. Il me posera de nouveau des questions, il est temps d'adopter une stratégie. Si je reste muet, je vais pouvoir garder ce lit pendant quelque temps. Je me rappelle ma chambre d'hôtel, je vois la penderie, noire et apparemment sans fond, un tunnel où sont accrochés des cintres en fil de fer ressemblant à des carcasses de chauve-souris. Je vois la fenêtre et le mur de l'immeuble derrière, les conduits, les tuyaux, les ouvertures murées et les pigeons qui s'y installent par couples. Et je vois l'image usée que j'ai trouvée en

sortant la bible du tiroir de la table de chevet pour la mettre dans le couloir, comme d'autres posent leurs chaussures devant la porte.

Je ne veux pas retourner là-bas, j'aime encore mieux rester ici. La nuit, la musique de radios bon marché transpirait des cloisons, les vieux toussaient. Dans les rares moments de silence, j'entendais le grincement des câbles métalliques qui, péniblement, hissaient l'ascenseur d'étage en étage. En pensée, j'énumère les affaires qui ne remplissaient même pas la moitié de ma valise planquée sous le lit de ma chambre.

Ma bouche est pleine de ma langue sèche, pâteuse, comme une outre. Je me glisse hors du lit. Sur la commode, un verre d'eau. J'en reverse la majeure partie dans le broc et bois le reste goutte à goutte, répétant le geste jusqu'à ne plus avoir soif. Le sol est frais sous mes pieds nus, mes premiers pas sont mal assurés, comme si je marchais sur des gravillons acérés. Ma chemise de nuit, ouverte dans le dos pour je ne sais quelle raison et maintenue seulement par deux petits rubans, descend jusqu'aux genoux. Par chance, il n'y a pas de miroir. Je tâte ma bosse, je ne sens plus que la croûte qui s'y est formée.

Le couloir est vide. Je tire la porte derrière moi et prends à gauche. Vers la droite, impossible : un mur avec une fenêtre tout en haut, inaccessible. Des portes des deux côtés du couloir. En avançant, je sens la sourde pression de ma vessie. Les jambes raides et ankylosées, les pieds engoncés dans des bottes invisibles plombées de terre grasse, je longe le couloir, tourne un coin, débouche sur une cage d'escalier. Je descends, il me semble entendre des voix. Pour éviter de tomber, je m'agrippe à la rambarde de l'escalier, je progresse de biais. Une musique monte, le genre qu'on entend dans les grands magasins.

Soudain une énorme fatigue envahit mon corps, mais au lieu de m'asseoir, je continue d'avancer en tâtonnant. Arrivé en bas de l'escalier, je monte en tanguant sur le pont d'un navire. J'ai froid, ça doit être la fatigue. Des poissons colorés nagent devant mes yeux. Une chanson simplette, une guirlande de sons haut perchés, s'installe dans ma tête à côté du battement sourd.

J'ai très chaud, je tremble avec mes pieds glacés. Le sol se lève et redescend sous les vagues. Un homme lumineux en chemise jaune se dirige vers moi. Son visage est aimable, et malgré sa stature imposante, son aspect n'est pas menaçant. En levant les yeux vers cet homme, je me rends compte que je suis assis par terre. Il parle, mais je ne comprends pas. Mes yeux se referment, la musique et la douleur désertent ma tête, ma vessie se vide.

